

Il fallait être partout où régnait la vie, tout entendre, tout savoir, pensait Augustino, ne plus se restreindre à n'habiter que son corps, mais reconnaître les corps vivants aussi bien que les corps en cendres dont il respirait l'odeur près de la plage, Augustino n'écrivait-il pas le livre de sa vie dans ces halètements d'agonie de la Terre, survivrait-elle, cette Terre, à toutes ses blessures qu'Augustino lui-même en serait guéri, comme d'un fil de soie elle le retenait, le préservait de mourir, par ce bruit de son cœur dans sa jeune poitrine, chacun étant ainsi retenu par la minceur de ce fil où coulait le sang en de lentes cascades, réchauffant ainsi la chair, la rendant palpable, palpitante, légère parfois et même douce, le soleil se couchait sur la mer et sur les brasiers des corps qui se consumaient dans une fumée morne, Augustino touchait le creux meurtri sous son genou droit, qu'était-ce que cette marque bleue, l'ombre d'une lèpre méconnue, lorsqu'il y posait un doigt la plaie semblait s'élargir, pénétrer davantage, tel un perfide couteau, la vraie lèpre sinueuse et tueuse, celle

venimeuse qui adhérait à la peau, la mutilait, paralysait les membres, les desséchait en arbres, n'était plus qu'un rare fantôme, les hommes avaient appris à l'éliminer, ou alors c'était une autre forme de lèpre cachée, de lèpre bleue que lui seul éprouvait, aide-secouriste, il avait parcouru les pays africains, où rôdait-il encore, se demandaient ses parents, sur une plage en Inde où, tout en aidant les autres, ne fallait-il pas aider même les mourants et surtout eux, il était atteint de l'invisible lèpre bleue, courant, respirant vite, des corps dans les bras, des petits enfants, des femmes, il ne savait plus, il vivait dans le délire de la catastrophe, se disant, lui ou elle ne mourra pas aujourd'hui, non, ni demain, non il ne faut pas, et c'est peut-être ce délire dans sa vigueur fébrile qui le maintenait en vie. Peut-être possédait-il l'inflexible mémoire de son père où tout événement se déroulait au présent, surgissant du passé dans sa foudre éteinte mais tout aussi toxique, soudain il revoyait ces voyageurs comme s'il eût été là, il y avait sur les rails deux trains parallèles, des voyageurs ordinaires, habituels, dans l'un des trains, vêtus de leurs chapeaux et manteaux d'hiver, munis de leurs valises, hommes et femmes d'affaires, peut-être leurs visages, bien que complices de ce qui se déroulait dans l'autre train, se perdaient dans le brouillard des vitres, ils voulaient ne rien voir, ne rien savoir, où allaient-ils donc, à Berlin, Hambourg, s'ils étaient accompagnés de leurs enfants ils détournaient ensemble leur regard ou regardaient droit devant eux, certains doutaient que ce fût vrai, et

ce doute était si pesant, froid et pesant, que ce fût vrai ce que l'on disait, que ces trains étaient trop abondants, qu'ils puaien, une locomotive exhalait sa fumée blanche vers le ciel gris, eux pensaient, il vaut mieux ne pas regarder, ces autres voyageurs montaient dans le train parallèle au leur par pelletées, tant ils étaient projetés avec violence les uns contre les autres, et celui qui avait des affaires à régler pensait, c'est à Berlin que je vais régler tout cela, mais que mon regard ne s'attarde pas vers eux, quel matin sinistre, des voix criardes hurlaient, montez, montez, on entendait le sifflement des trains en partance, je ne sais où tu es, mon frère, dans quelle ville de l'Inde, sois prudent, lisait Augustino sur l'écran de son téléphone, tu as toujours été si solitaire et différent de nous, on ne sait quelle idée encore a pu traverser ta tête quand tu pourrais être à la maison et écrire tes livres, mais tu as toujours méprisé le confort, et surtout le nôtre, bien qu'auprès de mes patients je me sente toujours dans l'inconfort et partage avec toi ta vive rage contre toute souffrance, mais rappelle-toi que souvent nous n'y pouvons rien, tu ne parles pas de toi, que de l'Inde qui brûle, et toi, où es-tu, comment vis-tu, sous une tente, dis-tu, oui, à la fin ils entendaient des cris, des pleurs, des cris qui leur semblaient insoutenables, pensait Augustino, enfin ils pourraient partir vers Berlin, Hambourg, ils ne les verraient plus, ne les entendraient plus, c'était un enchantement de partir sans les voir plus longtemps, tous pressés les uns contre les autres, ou ces voyageurs ordi-



naires rêvaient-ils, faisaient-ils des cauchemars, quel froid, quel vent, ils s'enveloppaient de leurs manteaux, si c'était vrai, ce serait bien atroce que cela fût permis, et qui étaient-ils tous, des gitans peut-être, des étrangers que l'on transportait aux frontières, ne plus les voir, ne plus les entendre, parfois la nuit la plaie est virulente, je dois consulter, oui, je le dois, mais les morts arrivent toujours par groupes ici, une avalanche, s'ils arrivent, les infirmiers, les secouristes ne dorment plus, il faudrait, oui, bien que la lèpre soit de plus en plus rare, surtout dans les pays africains où je me trouvais il y a quelques mois, c'est curieux, à peine visible, je pourrais avoir imaginé la virulence du mal, je pourrais, oui, nous avons tous un peu la fièvre ici, nuit et jour debout, oui, ils auraient pu se dire que ce train bondé n'existait pas, une fugitive apparition dans le matin blanc, la fumée, c'était tout, leur première inquiétude étant qu'ils ne pourraient se rendre à destination, que leur train serait bombardé, en quel temps vivaient-ils, toujours avoir peur, le jeune étudiant allemand distribuant ses tracts où il était écrit, ARRÊTEZ CES MASSACRES, serait fusillé le soir même, toujours avoir peur, oui, posséder la mémoire inflexible de son père et ne savoir rien oublier, était-ce une force ou une faiblesse, pensait Augustino, il faudrait quelques hommes pour fusiller un garçon frêle, amaigri par la guerre, affamé, abattu contre un mur pendant qu'il neigeait, pleuvait, ce serait ce soir à telle heure, le voyageur ordinaire n'approuvait pas, mais c'était ainsi, on disait qu'il

avait trahi sa patrie, son honneur, on le disait, oui, c'était une histoire parmi d'autres dans un venimeux passé, la fusée des astronautes s'enflammait vers les nuages, gravissait les pentes du ciel, eux baignaient dans l'azur et l'éther comme s'ils eussent navigué dans du lait chaud, dans une béatitude repue, ils ne confieraient à personne ce qu'ils avaient vécu, cela eût été trop grossier de vouloir l'exprimer à des incultes, mais ce qu'ils ressentaient lorsqu'ils lorgnaient la Terre, cette minuscule planète tel un noyau de pomme, c'était l'étrangeté que cette planète si petite fût chargée d'une si grande violence, il valait mieux l'oublier et se sentir dans la proximité des anges qu'ils croyaient entendre chanter près d'eux la nuit, ce n'étaient peut-être que de sidéraux sifflements dans les ténèbres, mais ils étaient dans un moite paradis où soudain, ne craignant plus la mort, leurs vies pouvaient enfin librement s'exalter, ils ne savaient plus quels hommes ils étaient, étaient-ils bons ou méchants, riches ou pauvres, des saints ou des monstres, les souvenirs terrestres ne s'étaient-ils pas enfuis, et dans l'ouateuse mécanique de la fusée, tout en naviguant sans pesanteur, la pensée qu'ils avaient atteint les récompenses du ciel les berçait d'une suave assurance, mais pour nous qui pensions à eux, ces héros de l'air, quand ils partaient ainsi pour plusieurs mois, nous imaginions déjà leurs raides petits cadavres d'acier tombant à la mer quand, ayant dérobé du ciel d'interdits pouvoirs, ils étaient défiants et tout aussi secrets sur leurs missions, comme si Dieu lui-même